



HAL
open science

La recherche du particulier. Wittgenstein, Proust, Bakhtine

Raïd Layla

► **To cite this version:**

Raïd Layla. La recherche du particulier. Wittgenstein, Proust, Bakhtine. Revue d'études proustiennes, 2021, Marcel Proust et Mikhaïl Bakhtine: regards croisés, 13 (1), pp.141-161. halshs-03197318

HAL Id: halshs-03197318

<https://shs.hal.science/halshs-03197318>

Submitted on 13 Apr 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LA RECHERCHE DU PARTICULIER. WITTGENSTEIN, PROUST, BAKHTINE

LAYLA RAÏD

TABLE DES MATIÈRES

1. Introduction	1
2. Pourquoi la philosophie a besoin du roman	4
3. Façonner une langue du particulier	7
4. Les noms propres et les choses	8
5. Le particulier disparu	11
6. Le point de vue anthropologique	12
7. Conclusion	13
Références	14

RÉSUMÉ. La pensée de Wittgenstein a donné naissance à une nouvelle approche philosophique de la littérature. Deux philosophes, héritiers de Wittgenstein, ont en particulier inspiré cette approche : Cora Diamond et Stanley Cavell. Je propose une lecture de Proust et Bakhtine depuis cette approche.

Je montre, dans un premier temps, les éléments principaux de l'approche particulariste de Diamond, et quel genre de lecture de Proust elle appelle. Proust apparaît dans ce cadre comme un écrivain qui a porté à un point inouï la saisie par l'écriture de particuliers que personne n'avait décrits jusque là avec une telle minutie. Cette entreprise de saisie du réel sous l'angle du particulier a une signification à la fois épistémologique et éthique, qui constitue une des raisons de la fascination qu'exerce Proust sur les philosophes.

Dans un second temps, je montre ce que les analyses de Diamond partagent avec l'approche bakhtinienne. Et enfin comment on peut caractériser une certaine famille de pensées et d'écritures, apparues dans la première moitié du XX^{ème} siècle, comme unies autour d'un souci du particulier, famille à laquelle appartiennent Wittgenstein, Bakhtine et Proust.

1. INTRODUCTION

La pensée de Wittgenstein a donné naissance à une nouvelle approche philosophique de la littérature. Deux philosophes, héritiers de Wittgenstein, ont en particulier inspiré cette approche : Cora Diamond et Stanley Cavell¹. L'approche grammaticale des *Recherches philosophiques* de

Version preprint. Paru dans la *Revue d'études proustiennes. Marcel Proust et Mikhaïl Bakhtine : regards croisés*, (Luc Fraisse et Tatiana Victoroff dir.), **13**, p. 141-161, 2021/1.

¹Cf. Cavell, *Les voix de la raison* [7], Diamond, *L'esprit réaliste* [13]. On trouvera une description des aspects principaux de la philosophie wittgensteinienne de la littérature dans trois ouvrages collectifs : Kenneth Dauber et Walter Jost (dir.), *Ordinary Language Criticism* [10]; John Gibson et Wolfgang Huemer (dir.), *The Literary Wittgenstein* [19]; Sandra Laugier (dir.), *Éthique, littérature, vie humaine* [22]. Cf. aussi Jacques Bouveresse, *La*

Wittgenstein offre des outils pour penser une nouvelle manière de comprendre l'importance de la littérature pour la philosophie – non seulement pour l'esthétique et la philosophie morale, auxquelles on pensera d'abord, mais aussi, du fait de leurs liens étroits, pour la philosophie de la psychologie, pour la philosophie du langage et de la perception, et, en poursuivant le fil tiré, pour l'ensemble de l'entreprise philosophique, puisque la conception du langage, de la perception et de la personne est étroitement liée à celle de la nature de la connaissance et de notre rapport au monde.

Dans un article intitulé «Martha Nussbaum and the Need for Novels» [14], construit à partir d'un commentaire de *La connaissance de l'amour* [24], Diamond interroge, plus précisément, pourquoi la philosophie a besoin du roman. Elle aborde cette question comme un moment dans la clarification de ce qu'est la philosophie morale elle-même.

La place qu'on accorde au roman dans la philosophie morale, soutient Diamond, est étroitement liée à la place qu'on y accorde au particulier : le roman est considéré comme indispensable par une philosophie morale qu'on appellera «particulariste», alors qu'une philosophie morale dite «généraliste» ou «principiste²» n'en aura pas réellement besoin, voire exclura le roman, et plus généralement, la littérature, des lectures nécessaires au philosophe.

Le désaccord sur la place de la littérature et du particulier dans la vie morale est aussi ancien que l'histoire de la philosophie elle-même : la pensée morale consiste-t-elle en l'usage de principes universels, ou bien la connaissance du particulier a-t-elle un rôle essentiel à y jouer ? La philosophie morale prend une forme bien différente selon la position adoptée : selon qu'elle situe principalement notre sens moral dans le souci du particulier autour de nous, ou bien dans le souci de l'obéissance à la loi au-dessus de nous. Dans le contexte contemporain anglophone où elle place sa discussion, Diamond oppose d'un côté Martha Nussbaum, qui défend une philosophie particulariste associée à une réflexion sur le roman, et de l'autre, Richard Hare, qui soutient une philosophie morale centrée sur les principes, et sur une analyse de ce qu'il appelle le «langage de la morale» [20], où la littérature n'a non seulement aucune place, mais où elle est considérée comme peu bénéfique pour le développement moral, en raison de l'importance qu'on y accorde à la fiction³.

Nous proposons de lire Proust et Bakhtine au sein d'une approche particulariste, en prenant le point de vue wittgensteinien de Diamond. Proust apparaît dans ce cadre comme un écrivain qui a porté à un point inouï la saisie par l'écriture de particuliers que personne n'avait décrits jusque là avec cette minutie inlassable. Cette entreprise de saisie du réel sous l'angle du particulier a une

connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie [6], qui discute en particulier de la question d'une «philosophie» proustienne.

²Pour un aperçu du débat anglophone sur cette opposition, cf. Michael Ridge et Sean McKeever, «Moral Particularism and Moral Generalism» [27].

³Diamond cite [14, p. 146] à ce propos le passage suivant de Hare, qui exprime, dans «Principles», une défiance platonicienne à l'égard de la fiction :

(...) sans exagération excessive, on peut trouver, dans la prévalence actuelle de la fiction comme forme artistique, la cause principale, ou au moins le symptôme, du déclin des normes morales qui génère tant d'inquiétude. [21, p. 9] (*nous traduisons*)

signification à la fois épistémologique et éthique. Elle constitue, dans cette perspective, une des raisons de la fascination qu'exerce Proust sur les philosophes.

La connaissance de la vie morale déployée dans le texte de Proust reposant sur une écriture du particulier dont la philosophie est constitutivement incapable, et qui ne relève pas de sa nature propre, le paradoxe pour le philosophe est d'être amené à mieux comprendre la vie morale, et donc dans une certaine mesure à mieux philosopher, en étudiant une forme d'écriture qui lui est étrangère, et en lui accordant sa confiance : voilà le paradoxe qu'affrontent Diamond et Nussbaum, quand elles interrogent, de manière résolument anti-platonicienne, la raison pour laquelle la philosophie a besoin du roman – qui apparaît ainsi, à l'époque moderne, comme son autre indispensable⁴.

Nous montrerons, dans un premier temps, les éléments principaux de l'approche particulariste de Diamond, et quel genre de lecture de Proust elle appelle, puis, dans un second temps, comment cette approche résonne avec l'approche bakhtinienne, et comment on peut caractériser une certaine famille de pensées et d'écritures, apparues dans la première moitié du XX^e siècle, comme unies autour d'un souci du particulier.

Dans le « Problème du texte en linguistique, philologie et dans les sciences humaines », Bakhtine, construisant sa « translinguistique », pose le problème de savoir si une science peut prendre pour objet les « individualités absolument non-répétables » [2, p. 317] que sont les énonciations, ou si celles-ci sont au-delà de la portée d'une connaissance scientifique généralisante. Sa réponse insiste sur la possibilité d'une connaissance de l'individuel, et sur son importance. Rappelant que toute science commence avec des phénomènes singuliers non-répétables, Bakhtine souligne que la science, « et surtout la philosophie », doivent prendre pour tâche d'« étudier la forme spécifique et la fonction de cette individualité » [2, p. 317].

Selon la famille de pensées dont nous évoquerons ici quelques membres, Wittgenstein, Bakhtine⁵ et Proust, puis dans la seconde moitié du XX^e siècle, Cavell, Diamond et Nussbaum, le particulier est non seulement susceptible d'une véritable connaissance, dont la forme est à construire, mais son ignorance, ou le renoncement devant sa complexité, ou encore, devant son intensité, est considéré comme laissant des pans entiers de notre vie morale dans l'obscurité, ou du moins dans la confusion propre aux intuitions non-travaillées. Si les formes de cette connaissance sont différentes en philosophie chez Wittgenstein, dans le roman chez Proust, ou dans l'histoire littéraire et la philosophie du langage de Bakhtine, ces propositions sont toutes construites comme une recherche du particulier, et sont marquées, comme nous allons le voir, par les ambivalences de toute quête passionnée.

⁴Pour l'époque antique, et les textes de Platon et Aristote, qui irriguent la pensée de Nussbaum, la discussion porte sur l'importance de la poésie et de la tragédie. Cf. *La connaissance de l'amour* [24, p. 18]

⁵Nous avons montré ailleurs (cf. notre *Souterrain* [26]) comment la pensée de Bakhtine entre en consonance, dans la *Poétique de Dostoïevski* [1], avec la philosophie de Wittgenstein, en particulier avec la manière dont celui-ci éclaire, dans les *Recherches philosophiques*, la subjectivité et la connaissance de soi. Nous soulignons maintenant l'importance de l'attention au particulier comme attitude épistémique commune aux deux philosophes.

2. POURQUOI LA PHILOSOPHIE A BESOIN DU ROMAN

Plutôt que de se demander quelle philosophie serait réalisée en acte dans une œuvre littéraire donnée, chez Proust⁶, ou, par exemple, chez Dostoïevski⁷, il s'agit de s'interroger sur le genre de philosophie capable d'accueillir la pensée morale s'exprimant dans le roman, et prête à y reconnaître une véritable pensée morale – les mots mêmes du texte littéraire étant le lieu propre de cette pensée.

Si la méthode consistait à rechercher dans le roman telle pensée philosophique déjà exprimée ailleurs dans un autre style d'écriture, alors l'argument selon lequel le roman est indispensable pour la philosophie tomberait. L'altérité du roman par rapport à la philosophie est condition du caractère indispensable du premier pour la seconde. Ainsi la famille particulariste que nous décrivons ne peut être pensée comme unie autour d'une *même manière* de décrire le particulier, mais bien autour d'un même souci, qui s'incarnera dans différentes méthodes selon les disciplines d'écriture considérées : la variété irréductible des méthodes de description est essentielle à ce souci, le particulier appelant le particulier.

Notons ainsi que les particularismes de Nussbaum et de Diamond sont différents : alors que le premier est construit sur l'héritage de la pensée d'Aristote, et part de la question éthique « comment vivre une vie bonne ? », pour nous orienter vers la finesse conceptuelle des œuvres littéraires⁸, le particularisme wittgensteinien commence dans une philosophie du langage (saisi dans le contexte multiforme des activités humaines), qui s'ouvre vers une philosophie morale des « formes de vie ».

Cette philosophie des formes de vie constitue en même temps une réflexion sur la valeur, qui se construit en orientant le regard vers les mots, considérés dans leur usage finement contextualisé, dont le philosophe décrira la « grammaire » : la valeur que nous accordons aux gens et aux choses est saisie dans ces usages ; les concepts que nous mobilisons y trouvent leur lieu de constitution et de développement. Jugements, raisonnements et délibérations sont mis à l'arrière-plan⁹. Dans ce cadre, la littérature est abordée comme une exploration conceptuelle d'un genre particulier, qui renouvelle non seulement le regard que nous portons sur nos manières de dire, mais aussi peut renouveler nos manières de dire elles-mêmes, en proposant de nouveaux « jeux de langage ». Ces nouveaux jeux de langage sont en même temps un nouvel épisode dans notre vie morale, dans la mesure où leur pratique exprime ce qui est important pour nous.

⁶Cf. pour une critique de cette stratégie de lecture, Luc Fraisse, « Proust est-il un philosophe ? » [18].

⁷Cf. les objections contre l'idée de voir Dostoïevski comme un philosophe (contre l'unicité et contre la réduction au philosophique) développées par Tzvetan Todorov dans son « Introduction » aux *Notes d'un souterrain* [16].

⁸Dans l'« Introduction » à la *Connaissance de l'amour*, Nussbaum rappelle, en contre-point antique des analyses de James et Proust, la comparaison de la pensée morale, dans l'*Éthique à Nicomaque*, avec l'art éminemment particulariste du navigateur ou du médecin. Les principes sont nécessaires, mais ne sont pas suffisants : il faut aussi éduquer sa capacité à percevoir, par la fréquentation au long cours de cas variés, qui nous permet d'acquérir de l'« expérience » – irréductible à toute formulation en termes de principe. Toute la question est de savoir quelle place a l'expérience, en ce sens, dans la vie morale.

⁹Cf. Alice Crary, *Beyond Moral Judgement* [9]. Cet essai insiste sur le dépassement de la problématique du jugement dans la philosophie morale wittgensteinienne au profit de celle des formes de vie et des manières de dire.

Au sein d'une telle approche, Diamond évoque non seulement différents romanciers des XIX^{ème} et XX^{ème} siècles – elle discute Dickens (*David Copperfield*, *A Christmas Carol*), James (*La coupe d'or*, *Les ambassadeurs*), Proust (à travers la lecture de Samuel Beckett), Vonnegut (*Slaughterhouse Five or The Children's Crusade : A Duty-Dance with Death* –, mais encore la poésie, à travers le *Prélude* de Wordsworth, afin de mieux montrer comment l'attention au particulier qu'elle voit au cœur de la vie morale se distingue des thèmes d'une philosophie morale des principes (centrées sur la délibération), auquel le *Prélude* est indifférent.

Rappelons que le particulier s'entend en deux sens :

- (1) ce qui est *spécifique* à un sous-groupe d'individus, par opposition à la totalité du groupe (une propriété partagée par tous les membres du groupe est dite universelle.)
- (2) ce qui est propre à un individu donné. On parle encore du *singulier*.

Si les deux sens importent pour comprendre pourquoi les romans en général intéressent le philosophe – une écriture du spécifique peut révéler des différences habituellement rendues invisibles, par exemple dans le cadre de rapports de force sociaux¹⁰ –, une écriture particulariste cherchera aussi à décrire, au-delà du spécifique, le singulier, en relevant le défi d'une forme de connaissance qui lui est propre.

Les philosophies morales qui sont centrées sur la délibération, pensée dans les termes de la recherche des principes appropriés, et qui conduisent à un constat de relative inutilité du roman pour leurs questions, sont associées à une pensée du spécifique, comme le souligne Diamond :

Le langage de la philosophie morale standard a la capacité de représenter comme moralement pertinentes seulement les propriétés des situations, choses ou personnes. Les attitudes morales sont relatives aux situations, choses ou personnes comme ayant certaines propriétés. L'idée du « particulier irréductible » est une idée morale liée à un usage différent du langage, qui est étudié, examiné et pensé différemment. (*nous traduisons*) [14, p. 152]

La délibération comme recherche des principes appropriés domine la discussion dans la philosophie morale anglophone aujourd'hui, qui place l'action et la question « que dois-je faire ? » en son cœur, avec l'idée que le devoir ne peut s'appuyer que sur un principe (éventuellement très spécifique), jamais sur la perception du singulier. On ne saisit alors qu'une partie de ce qu'on appelle la vie morale, enlevant à la recherche du particulier animant une partie de la littérature romanesque (celle qui intéresse Diamond, Nussbaum, Cavell) tout intérêt réel pour la philosophie.

Comme scène de la vie morale, qui ne relève pas de la délibération par principes, et qui exemplifie le genre d'attitude morale orientée vers le singulier, Diamond cite ce passage du *Prélude*, à propos de l'attention d'un père à son enfant :

He held the child, and, bending over it
As if he were afraid both of the sun
And of the air which he had come to seek,
He eyed it with unutterable love.

¹⁰Pensons aux littératures de résistance : post-coloniales, décoloniales, féministes... qui cherchent à faire apparaître au grand jour des groupes d'individus, invisibles ou présents de manière seulement parcellaire, objectivée, dans les formes artistiques existantes.

Unutterable : le défi est posé. Face au mystère de cette relation, au mystère que constitue l'un pour l'autre l'enfant et le père, il s'agit d'affronter les limites du langage. Il s'agit aussi d'être attentif aux tendances qui éloignent la philosophie de ce défi, qui l'amènent soit à capituler, soit à le considérer comme inessentiel. L'emploi du terme d'ineffable ne doit pas nous faire renoncer à dire, mais au contraire nous faire rechercher la bonne manière de dire le singulier – un travail qu'affronte précisément le roman. Quelles sont les ressources réelles de notre langage face au sentiment de l'ineffable tel qu'il apparaît parfois dans nos vies quand nous faisons face au singulier ?

Les termes wittgensteiniens de Diamond sont comparables à ceux de Bakhtine dans *Pour une philosophie de l'acte* : c'est un fait remarquable, qui montre que les mêmes forces de rejet du singulier hors de la connaissance sont aussi actives aujourd'hui que dans les années 1920 où ce texte a été écrit. Bakhtine souligne le rôle de la philosophie rationaliste dans ce rejet, après avoir critiqué le préjugé consistant à attribuer clarté et rationalité au logique uniquement :

La même erreur du rationalisme se reflète aussi dans l'opposition de l'objectif en tant que rationnel au subjectif, individuel, singulier, en tant qu'irrationnel et fortuit. [3, p. 54]

Bakhtine souligne au contraire la clarté et la distinction de la connaissance singulière, reprenant *a contrario* les termes cartésiens, et posant le lien immédiat entre cette connaissance singulière (celui du « participant à son acte », comme il l'écrit) et la perception de la valeur (qui n'a donc pas été à déduite de quelque principe) :

L'événement en cours d'accomplissement peut être clair et distinct dans toutes ses composantes pour le participant à son *acte*. Cela signifie-t-il qu'il le comprend logiquement ? C'est-à-dire que seules seraient claires pour lui les composantes et les relations universelles, transcrites sous la forme de concepts ? Non, il voit clairement ces hommes individuels et uniques qu'il aime, ce ciel, cette terre, ces arbres, <9 mots illis.>, et le temps ; ce qui lui est aussi donné simultanément est la valeur – la valeur réellement et concrètement affirmée de ces hommes et de ces objets. [3, p. 55]

Quelques paragraphes plus loin, Bakhtine rejette l'idée que cette relation singulière serait indicible. Ce faisant, s'oppose-t-il, paradoxalement, à ces moments où, comme dans le poème de Wordsworth, nous avons le sentiment que la langue nous fait défaut, que les mots ne peuvent plus nous servir ? Non, ces moments de récusation sont inhérents au langage ; notre relation à nos mots est ambivalente, comme à tous nos outils, et à ce que nous sommes. Et cette ambivalence même est installée dans une langue qui est faite, dans la vie ordinaire, pour dire le singulier. . . bien plus qu'elle n'est faite pour dire le logique, écrit Bakhtine, à l'inverse de la persuasion rationaliste :

Ce serait une erreur de croire que cette *vérité [pravda]* concrète de l'événement, que l'homme agissant voit, entend, vit et comprend dans le simple acte d'un *acte* responsable, est indicible, que cette *vérité [pravda]* peut seulement être vécue d'une façon ou d'une autre au moment de l'accomplissement de l'*acte*, mais qu'elle ne peut être exprimée de façon claire et distincte. Je crois que le langage est beaucoup plus adapté à l'expression de cette *vérité [pravda]* qu'il n'est adapté à l'expression de la composante logique abstraite dans sa pureté. [3, p. 56]

Bakhtine souligne cependant l'extrême difficulté de la tâche, qui consiste à exprimer « l'être-événement un et singulier, ainsi que l'*acte* qui y participe » [3, p. 56] : il ne faut pas exagérer les pouvoirs du langage, écrit-il, mais bien comprendre la tâche qu'il nous permet d'affronter, et la mesure dans laquelle il nous permet de le faire.

3. FAÇONNER UNE LANGUE DU PARTICULIER

Diamond rappelle la réponse ironique de Hare face à l'idée que la personne singulière serait en un sens indescriptible : pour décrire le singulier, c'est simple, il suffit d'utiliser le nom propre d'un individu (ou un déictique), et de lui prédiquer une propriété ! Le problème est que ce trait ironique passe à côté de la difficulté de la tâche, et de la question, plus profonde que ce que l'ironie suggère, de la valeur que revêt le nom propre dans ces usages mêmes. Car après tout, pourquoi utiliser des noms propres ? Dans quelles circonstances le faisons-nous, pour quels individus ? Ces usages sont au cœur de l'image que les gens ont d'eux-mêmes et des objets, animaux, plantes ou lieux, auxquels ils donnent de tels noms.

Le jeu de langage des noms propres, pour le dire à la manière de Wittgenstein, nous est tellement familier que nous ne le questionnons plus. Mais la forme de vie où ils ont une telle importance ne va pas de soi. Comment vivrait un peuple qui n'en utiliserait pas du tout ? Ou encore, un peuple qui n'en userait que pour une partie des humains ? L'approche wittgensteinienne de la littérature se distingue ici en affirmant que, si nous ouvrons la question de la grammaire des noms propres, et désirons en penser la dimension morale, nous aurons besoin de la puissance expressive propre au roman : la philosophie seule n'y suffira pas, car la langue qu'elle pratique se situe, la plupart du temps, à un niveau de généralité qui l'interdit.

Le procédé de défamiliarisation est caractéristique des pensées particularistes : il constitue une des ressources permettant un regard neuf sur le particulier, dont l'importance est souvent masquée par l'habitude.

Appliquant ce procédé hérité de Wittgenstein¹¹, dont l'importance est soulignée également par Bakhtine¹², Diamond invite encore à explorer l'usage, non plus seulement des noms propres, mais des pronoms personnels. Elle illustre son propos en s'appuyant sur l'ouvrage de Beckett consacré à Proust, dont elle cite le commentaire sur la mort de la grand-mère du narrateur. Bien après sa disparition, le narrateur prend vraiment conscience de *qui* est mort, comme l'écrit Beckett :

For the first time since her death, since the Champs Elysées, he has recovered her living and complete, as she was so many times, at Combray and Paris and Balbec. For the first time since her death he knows that she is dead, he knows *who* is dead. [4, p. 28]

En un sens, le narrateur sait bien qui est mort, si on renvoie par là à une personne déterminée : son identité, sa place dans une famille et dans la société, toutes les déterminations dont la connaissance est partagée par tous dans le roman, y compris le narrateur – une connaissance à la troisième personne, pour le dire à la manière de Bakhtine dans la *Poétique de Dostoïevski*. Mais en un autre, il ne le savait pas encore – selon un autre usage du pronom « qui », irréductible à toute détermination, et relevant d'une connaissance à la deuxième personne. Que le roman ait le pouvoir expressif de montrer cette différence, constitue, selon Diamond, le genre de raisons pour lesquelles la philosophie ne peut s'en passer.

¹¹Contre une tendance humaine à ne pas voir ce qui est pourtant sous les yeux, à ne plus voir ce qu'on appelle alors du nom d'ordinaire, la philosophie de Wittgenstein est une invitation à voir le visible. Cf. l'essai de Christiane Chauviré, *Voir le visible* [8], consacré à la seconde philosophie de Wittgenstein.

¹²Sur la manière dont Bakhtine use de ce concept, cf. Gary Saul Morson et Caryl Emerson, *Mikhail Bakhtin. Creation of a Prosaics* [23, p. 360-1].

Cavell, commentant les *Recherches philosophiques* de Wittgenstein dans les *Voix de la raison*, souligne le thème d'une déception face à nos formes d'expression : notre langage peut parfois nous paraître insuffisant ; nous disons souvent que les mots nous manquent, qu'ils ne sont pas à la hauteur, en particulier pour exprimer la perte d'un proche, mais aussi pour exprimer une joie intense. Cavell nous invite à constater ainsi l'existence d'un scepticisme à l'égard du langage, qu'on peut formuler, par rapport à notre problématique, de la façon suivante : nos mots sont-ils vraiment à la hauteur du particulier dans nos vies ? Par quel miracle les mots, employés indifféremment pour quantité de choses différentes, pourraient-il parvenir à dire le particulier ?

Quand la philosophie du langage affronte cette déception, elle lutte contre une forme d'installation dans l'échec, qui a une dimension morale. Ce n'est pas une faute particulière qui serait ici inquiétante, mais la menace d'un désespoir par rapport à toute valeur : le renoncement à décrire le particulier est le renoncement à défendre ce qui a de la valeur pour nous, et le fait même que quelque chose ait une valeur tout court.

La lecture de Proust, dans cette perspective, est philosophiquement significative parce qu'elle affronte page après page, ce risque de la perte du particulier, comme si réussir à le dire et le faire apparaître aux yeux du lecteur, était la chose la plus importante au monde. Aucun détail n'a statut insignifiant dans cette écriture : une sensation de froid, l'impression que procure un nom, l'impression que fait un jour une personne à une autre par le choix de ses vêtements¹³, par sa façon de prononcer un mot, l'instant où l'on saisit la disparition de l'être cher.

Quel que soit l'objet de la description, le risque de la perte du particulier est déjoué par le fait même qu'il soit décrit avec cette minutie, née d'une fascination pour sa réalité. Comme si, pourrait-on s'étonner, il était important de décrire toutes ces impressions particulières ! Il y a des gens qui vivent d'une manière telle que ces descriptions minutieuses leur paraissent dénuées d'intérêt : soit ils n'y reconnaissent pas l'importance qu'ils accordent aux êtres qui leur sont proches (et dans ce cas, on pourrait leur demander quelle forme d'art ou de cérémonie, peut-être, exprime cette importance), soit ils reculent devant un sens du particulier qui les impatientent ; et dans ce cas, le mépris de l'humanité menace, de notre vulnérabilité, de la façon dont les humains vivent effectivement. Dans cette mesure, l'ironie de Hare a quelque chose d'inquiétant : ce n'est sans doute pas à la littérature, se dira-t-on, que ceux qui partagent son ironie demandent la reconnaissance du particulier dans la vie humaine, mais à d'autres formes d'art, qui ne passent pas par un travail sur le langage.

4. LES NOMS PROPRES ET LES CHOSES

À travers la question de Diamond – comment dire le singulier en une description qui ne le réduise pas à des propriétés partagées par d'autres –, nous avons commencé à caractériser cette famille de pensée qui regroupe humanités, philosophie et sciences humaines, unie autour du souci

¹³Commentant les *Ambassadeurs* de James, Diamond demande quelle philosophie morale voudra rendre compte de l'importance des descriptions des meubles dans un appartement.

du particulier, dont Bakhtine décrit le besoin, comme nous le rappelions plus haut, dans « Le problème du texte en linguistique ». L'écriture de Proust, de James, de Dickens, de Dostoïevski¹⁴, sont autant de manières différentes d'honorer le particulier dans la vie humaine : l'importance spécifique des romans est celle de « textes engagés dans le façonnement d'une langue du particulier » [14, p. 153], écrit Diamond. Tout comme Bakhtine¹⁵, elle élargit au-delà des textes littéraires, vers différentes formes d'usage linguistique s'efforçant de dire le particulier :

Je soutiens qu'on ne peut pas prendre conscience des idées portant sur le particulier et son rôle dans nos vies, dans notre pensée et dans nos réponses morales, si l'on se restreint au langage conçu d'une certaine manière. Nous avons besoin de textes comme les textes littéraires (et comme le Mémorial du Vietnam¹⁶, comme les inscriptions sur les tombes, comme le Patchwork des noms¹⁷); nous avons besoin d'en prendre conscience pour le genre de textes qu'ils sont, de prendre conscience du langage qu'ils utilisent et de ce qu'effectue ce langage, si nous devons entendre l'appel du particulier. (*nous traduisons*) [14, p. 149]

Les exemples d'usages du nom propre évoqués par Diamond relèvent de ce que la *Poétique de Dostoïevski* appelle la « lutte contre la chosification » : en l'occurrence, contre l'oubli des personnes tombées, dont on refuse qu'elles soient désormais passées dans l'ordre des « choses ». Cette lutte contre la seconde mort de l'oubli passe par différentes formes de façonnement d'une langue du particulier.

Précisons le lien entre particulier et dialogique, en revenant sur la différence, que nous évoquions plus haut, entre connaissance en deuxième et en troisième personne. Le passage suivant de la *Poétique*, qui porte sur la forme dialogique des personnages dostoïevskiens, associe la première au « mot sur une présence », la seconde au « mot sur une absence » :

(...) tout doit toucher le personnage au vif, le provoquer, l'interroger, même le contredire ou se moquer de lui, tout doit s'adresser au héros lui-même, être centré sur lui, tout doit être ressenti comme *le mot sur une présence* et non pas comme le mot sur une absence, comme le mot de la « deuxième » et non de la « troisième » personne. Le point de vue interprétatif du « troisième », à partir duquel s'élaborerait un portrait figé du héros, briserait cette atmosphère (...). [1, p. 103-4]

L'adresse systématique au héros, sa « provocation » permanente, expriment la valeur irréductible de l'individu à toute description de ses déterminations : la forme dialogique est une manière de répondre au souci du particulier.

¹⁴Un épisode des *Frères Karamazov*, le viol de la pauvre femme handicapée, l'« idiot du village », pour user d'une catégorie surplombante s'il en est, est commenté par Diamond dans « The Importance of Being Human » [12] : elle interroge la raison pour laquelle ce crime signifie une corruption majeure chez celui qui l'a commis, dans le cadre d'une exploration des différentes manières d'invoquer l'humanité des personnes dans les arguments moraux.

¹⁵Bakhtine n'est cependant pas une référence habituelle de Diamond. C'est nous qui établissons la relation, dans notre comparaison de différents courants particularistes au XX^e siècle. De plus, Diamond écrit en philosophe soucieuse de distinguer la démarche philosophique de la science, tandis que c'est bien une science de l'individuel, pour reprendre les termes de Bakhtine, que ce dernier recherche.

¹⁶Diamond évoque ici le *Vietnam Veterans Memorial* de Washington, qui liste les noms et prénoms des victimes.

¹⁷Il s'agit du *NAMES Project AIDS Memorial Quilt*. L'*AIDS Quilt* est une gigantesque courtépointe commencée en 1987 à San Francisco à l'initiative de Cleve Jones, formée de nombreux panneaux en tissu réalisés par différents créateurs en l'honneur de proches victimes du SIDA.

Le souvenir du nom des personnes mortes exorcise la connaissance en troisième personne. Il peut sembler paradoxal, voire méchamment ironique, de considérer qu'il y a ici une adresse aux morts, qui ne peuvent précisément pas répondre : mais leurs noms sont uniques, et ne peuvent décrire personne d'autre ; ils ne sont pas des déterminations partageables. Dans cette mesure, ils ont le pouvoir d'exprimer, dans certains types d'usage, le mystère que constitue chaque être.

Considérons un autre texte qui, dans son paradoxe, met en lumière l'irréductibilité des personnes : les *Notes d'un souterrain*. L'analyse de Bakhtine révèle le paradoxe que constitue ce texte, qui fait apparaître la valeur irréductible d'un anti-héros en guerre contre le discours même des valeurs. L'homme du souterrain, attaquant « le beau et le sublime », cherche à ridiculiser les valeurs et l'attachement aux valeurs : il se plaît à incarner la figure du sceptique mordant. Mais la forme dialogique même du texte, comme le montre Bakhtine, déjoue la morsure. Le simple fait que le narrateur des notes s'adresse à quelqu'un, même si c'est à lui-même et à ses propres fantômes, implique l'idée que la voix humaine vaut la peine d'être entendue – même s'il s'en veut, page après page, de le croire. Au cœur de son auto-déchirement, il y a le désir d'être entendu, qui manifeste le fait même qu'il y a au moins une chose qui a de la valeur : sa voix, et l'oreille de l'autre par conséquent. Le silence serait la seule ressource de l'homme du souterrain finalement, s'il voulait vraiment détruire « le beau et le sublime ». Mais il se refusera toute sa vie au silence. C'est une manière d'interpréter la dernière phrase du roman – comme une victoire, donc, de la voix sur le souterrain :

En réalité, les notes de cet amateur de paradoxes ne s'achèvent pas ici. Incapable de résister, il les a continuées. [16, p. 178]

Que cet « amateur de paradoxes » ait continué à écrire, en s'adressant sans cesse à ses « gentlemen », est la preuve de l'essentiel, à savoir qu'il croit en sa propre voix, et en l'oreille de l'autre, même imaginaire – et même s'il affirme ne pas vouloir y croire. Le salut est à portée de main, mais il le refuse. Il refuse le fait qu'avoir une voix, c'est appartenir à la grande famille humaine, et s'enferme dans son paradoxe : dénier son besoin de l'oreille de l'autre, tout en l'interpellant sans cesse. Le vrai rejet de la valeur de la voix humaine résiderait dans le silence auquel on peut en effet la réduire : la voix peut être étouffée, et les noms perdus.

Diamond souligne que la philosophie morale, dans la perspective qui est la sienne, ne cherche pas (d'abord) à répondre à la question : comment vivre une vie bonne (une vie heureuse, où les facultés humaines s'épanouissent) ? Nussbaum, au contraire, y ancre la philosophie morale, et l'importance de la littérature. La différence tient au fait que la question de la vie bonne suppose résolue une partie du problème philosophique des valeurs : elle suppose qu'on sache ce qu'est vivre suivant des valeurs, bien qu'on ne sache pas encore selon quelles valeurs les uns et les autres voudront vivre, autrement dit bien qu'on ne soit pas d'accord en général sur les valeurs. Les questions de Diamond, poursuivant le geste de Wittgenstein, ont avoir, plutôt qu'avec la recherche du bonheur, avec un étonnement devant les formes que prend la vie humaine, en particulier devant le fait même d'attribuer une valeur à quelque chose : qu'entend-on par là ? Comment nos valeurs se manifestent-elles dans nos attitudes, dans nos pratiques ? À quoi voit-on ce qui est (effectivement) important pour une personne, pour une communauté donnée ?

Ces questions ont avoir avec l'étonnement du poète : « Est-ce ainsi que les hommes vivent », s'étonne Aragon dans le *Roman inachevé*. Il ne s'agit pas (encore) de savoir comment vivre une vie bonne, mais de se demander ce qu'on appelle « vivre », en une attitude qui exprime une

désorientation : nous ne nous y reconnaissons pas ; nous ne savons plus ce qu'il faut appeler « vivre », « aimer », « jouer » – et cette désorientation est inquiétante :

La pièce était-elle ou non drôle
Moi si j'y tenais mal mon rôle
C'était de n'y comprendre rien

poursuit le poète. Les interrogations wittgensteiniennes naissent du même type d'étonnement, et sont donc sensibles, soutient Cavell, au scepticisme. Le sceptique, qui entend la question « comment vivre une vie bonne ? », répondra d'abord qu'il ne sait pas ce qu'on appelle vivre, qu'il ne sait pas ce qu'aimer veut dire, ni jouer. Les deux questions, « Qu'est-ce que vivre ? » et « Comment vivre une vie bonne ? », sont étroitement liées, mais l'orientation pratique de la seconde dessine une attitude face à la vie qui est différente, où, confiant, on retrouve ses manches pour se mettre à l'ouvrage, là où la première ne sait pas seulement où s'installer, sensible au scepticisme mordant de l'homme du souterrain, ou bien, quand elle s'installe pour se mettre au travail qui consiste à bien vivre, est sensible à l'extrême fragilité de l'emplacement choisi.

Ces deux manières d'aborder la littérature reflètent des attitudes différentes face à la vie, qui peuvent éventuellement se succéder dans le temps, selon les événements qui y surviennent. On peut dire que la question wittgensteinienne exprime non seulement un étonnement radical devant les formes de vie humaines, mais, avec cet étonnement, un sens de leur contingence et de leur vulnérabilité ; le choix de la question aristotélicienne par Nussbaum exprime plutôt l'adhésion à la tâche de bien vivre, en supposant d'avance qu'on saura répondre, le moment venu, à la morsure sceptique.

5. LE PARTICULIER DISPARU

Qu'est-ce qui nous ferait perdre le sens de l'important ? – Le doute, à mesure que ce qui est important subit les attaques du temps, et la menace de destruction à laquelle toute chose semble vouée.

Nussbaum affronte le scepticisme dans une étude de la *Recherche du temps perdu*, en commentant les relations successives d'évitement et d'acceptation du narrateur à l'égard de l'amour éprouvé pour Albertine¹⁸. Accompagnant sa lecture d'une discussion avec le scepticisme antique, Nussbaum souligne la présence d'une peur du particulier dans l'ignorance où on peut se trouver à propos de nos propres sentiments. Elle souligne plus généralement l'existence d'une tendance humaine à (se) cacher le particulier, comme ce qui révélerait sinon notre vulnérabilité [24, p. 264-267]. Le roman, dans cette perspective, affronte l'ambivalence du particulier. La peur du particulier est une tension que l'écriture de Proust approche avec la même passion exploratrice. Elle est elle-même connue comme telle par l'écriture, qui jamais ne se réfugie dans une quelconque abstraction par rapport à la vie réelle des impressions. L'abstraction serait un aveu de défaite.

¹⁸Cf. l'article intitulé « La connaissance de l'amour », dans le recueil du même nom.

Là où Nussbaum parle de peur du particulier, Cavell avance les concepts d'évitement et de déni. Soulignons les différences. La recherche du particulier a un sens différent dans une philosophie sensible à la vulnérabilité de nos valeurs (Cavell, Diamond¹⁹) et dans une philosophie qui bloque la voix sceptique à sa porte, et ne la laisse pas fragiliser, voire déformer, son approche du monde. La lecture de la *Recherche du temps perdu* sera ainsi différente, selon la place et la force que l'on accorde à la voix sceptique.

Une philosophie sensible à l'inquiétude sceptique nous invitera à sans cesse réactualiser notre sens partagé de la valeur : ce travail de réactualisation, qui rend visible la menace et tente de l'exorciser, est une des tâches qu'affronte la littérature, de ce point de vue. Le mouvement même de recherche de ce qui fait l'importance de tel ou tel particulier vient au soutien de sa valeur : on ne peut faire comme si cette valeur tenait indépendamment de ce chemin. Le chemin lui-même la réactualise, pour ne pas qu'elle s'effondre. Ce n'est pas la même chose que de cultiver notre sens de la valeur sans perdre l'ancrage dans le réel, et en se considérant capable de toujours nous redresser si nous le perdons un instant.

6. LE POINT DE VUE ANTHROPOLOGIQUE

Considérons un dernier problème, que nous ne ferons qu'ouvrir : cette connaissance du particulier et de ses ambivalences, que le roman nous permet d'explorer, a bel et bien elle-même une certaine généralité. Cette prétention à une forme de connaissance de l'humain, qui apparaît ainsi, dans le roman, n'entre-t-elle pas en tension avec notre insistance sur le sens du particulier qu'il cultive ?

Considérons une remarque de Proust sur le caractère contextuel de la vertu, tirée d'*À l'ombre des jeunes filles en fleur*. Le narrateur discute du caractère de Swann, et répond à l'étonnement face à son changement à la suite du mariage avec Odette, en particulier face à la transformation de ses goûts mondains, quand Swann prend fait et cause pour ceux de sa femme. Après en avoir cherché certaines raisons, le narrateur passe soudainement à un plan plus vaste :

Mais la principale raison, et celle-là applicable à l'humanité en général, était que nos vertus elles-mêmes ne sont pas quelque chose de libre, de flottant, de quoi nous gardions la disponibilité permanente ; elles finissent par s'associer si étroitement dans notre esprit avec les actions à l'occasion desquelles nous nous sommes fait un devoir de les exercer, que si surgit pour nous une activité d'un autre ordre, elle nous prend au dépourvu et sans que nous ayons seulement l'idée qu'elle pourrait comporter la mise en œuvre de ces mêmes vertus. [25, p. 424]

Distinguons deux niveaux, qui résolvent la tension : celui où le particulier se montre dans son caractère irréductible ; et celui où cette manifestation même permet au roman de dire quelque chose des hommes en général. Le narrateur exprime pour toute l'humanité un point de vue particulariste sur le caractère et la vertu. Le point anthropologique est lui-même défendu avec le

¹⁹Nous avons rapproché ici ces deux héritiers de Wittgenstein, mais leur sens même de la vulnérabilité de nos formes de vie est différent. Sur une évaluation de ces différences par Diamond, cf. « The Difficulty of Reality and the Difficulty of Philosophy [15].

détail nécessaire, et c'est un lieu où l'écriture philosophique, souvent, ne peut joindre le geste à la parole, mais indique plutôt des directions de recherche²⁰, ou bien s'appuie sur la littérature.

7. CONCLUSION

Outre ces derniers aspects qui soulignent les ambivalences et les problèmes de la recherche du particulier, d'autres concepts connexes restent à explorer. Dans *Mikhail Bakhtin. Creation of a Prosaics* [23, p. 15], Morson et Emerson soulignent l'existence d'une famille proche de la famille particulariste que nous distinguons ici, en suivant un autre fil, celui du prosaïque, compris à la fois comme le quotidien et l'*unnoticed*, ce qui n'est pas remarqué parce que trop familier. Ils situent dans cette famille Wittgenstein, Bakhtine, Tolstoï, Fernand Braudel, Gregory Bateson.

Il serait intéressant également d'explorer les liens entre le prosaïque et l'ordinaire, au centre de la démarche de Wittgenstein. Celui-ci ramène constamment l'attention du lecteur aux usages ordinaires du langage, qu'une certaine soif philosophique de généralité nous pousse à oublier comme inessentiels, comme une affaire de détails réputés encombrer la pensée. Diamond a montré, dans « L'esprit réaliste » [13], comment, si l'on doit attribuer une forme de réalisme à Wittgenstein, c'est un réalisme du retour vers le détail survolé, le particulier abandonné dans un recoin de la pensée, réputés insignifiants, mais recelant en réalité la clef des confusions philosophiques. Le réalisme est, dans sa lecture, un retour au particulier dénié ; il demande que notre volonté consente à se courber devant le particulier, dont la perception et la connaissance constituent finalement notre sens du réel.

Au fil de cette exploration, enfin, un autre ensemble de questions se posent en arrière-plan, que nous avons laissé de côté : celui des chemins historiques par lesquels la famille particulariste s'est développée. Cette question dépasse les limites de notre article. Indiquons simplement quelques points.

Il ne semble pas que Wittgenstein et Bakhtine se soient lus (ce dernier n'apparaît pas dans le *Nachlass* de Wittgenstein). Mais soulignons d'abord que Wittgenstein et Bakhtine ont hérité tous deux de la philosophie germanophone du XIX^e siècle, et que l'un et l'autre discutaient, dans leurs cercles respectifs, la philosophie du langage de la première moitié du XX^e siècle. Ces cercles ont des intersections, des lectures et des influences communes, qui expliquent en partie les points d'accord de leurs pensées, même si le traçage historique précis des lectures des uns et des autres est complexe²¹.

Mentionnons ensuite un point biographique. Wittgenstein comptait parmi ses proches amis le frère de Bakhtine, Nicolai, avec lequel il avait eu de longues conversations. Il lui a expliqué le *Tractatus* dans les années 1940, au moment où il finissait de rédiger les *Recherches philosophiques*, épisode auquel il fait allusion dans la Préface de l'ouvrage. Dans « Wittgenstein's Friends » [17], Terry Eagleton tente d'évaluer l'influence qu'a pu avoir cette amitié. On ne saura

²⁰Les écritures déviant du style académique, comme celle de Wittgenstein, sont précisément à la recherche d'une plus grande adéquation entre la forme et le propos. Cf. Diamond, « Having a Rough Story about What Moral Philosophy Is » [11].

²¹Pour une étude détaillée des penseurs et écrivains qui ont influencé Wittgenstein, Cf. Bouveresse, *Essais I. Wittgenstein, la modernité, le progrès et le déclin* [5].

jamais quel était le contenu de la conversation évoquée dans la Préface, mais, ajoute-t-il, en parlant de Nicolaï Bakhtine :

(...) Bakhtine soutenait vigoureusement ce qu'il considérait comme un sens aristotélicien du particulier contre la tyrannie platonicienne de l'universel, et il est aisé de voir de manière générale comment cela entrerait en consonance avec la philosophie du langage de Wittgenstein lui-même. (*nous traduisons*) [17, p. 112]

Plus généralement, rappelant que les frères avaient été influencés par le même contexte intellectuel et littéraire, rappelant également les affinités entre certains essais et conférences de Nicolaï Bakhtine et l'essai « Du discours romanesque » de son frère, Eagleton fait l'hypothèse que cette amitié a pu donner à Wittgenstein une connaissance indirecte de la philosophie russe du langage du début du XX^{ème} siècle.

En essayant de comprendre, avec Diamond, Nussbaum et Cavell, pourquoi la philosophie a besoin du roman, nous avons suivi, en quelque sorte, quelques lointaines conséquences de cette amitié.

RÉFÉRENCES

- [1] MIKHAÏL BAKHTINE, *La poétique de Dostoïevski*, Seuil, 1970. Tr. fr. du russe *Problemy poetiki Dostoevskogo* (2de éd, Moscou, 1963) par I. Kolitcheff. 1ère ed. 1929 (Leningrad, Priboï).
- [2] MIKHAÏL BAKHTINE, *Esthétique de la création verbale*, Gallimard, 1984. Tr. fr. du russe *Estetika slovesnogo tvorchestva* (Moscou, 1979) par A. Aucoeurier.
- [3] MIKHAÏL BAKHTINE, *Pour une philosophie de l'acte*, L'Âge d'Homme, 2003. Tr. fr. du russe *K filosofii postupka* (Moscou, 1986) par Ghislaine Capogna Bardet.
- [4] SAMUEL BECKETT, *Proust*, Grove Press, 1957, 1ère ed. 1930, Chatto and Windus.
- [5] JACQUES BOUVERESSE, *Essais I. Wittgenstein, la modernité, le progrès et le déclin*, Agone, 2000.
- [6] JACQUES BOUVERESSE, *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Agone, 2008.
- [7] STANLEY CAVELL, *The Claim of Reason. Wittgenstein, Scepticism, Morality, and Tragedy*, Oxford University Press, 1979. Tr. fr. *Les voix de la raison* par Sandra Laugier et Nicole Balso, Seuil, Paris, 1996.
- [8] CHRISTIANE CHAUVIRÉ, *Voir le visible*, PUF, 2003.
- [9] ALICE CRARY, *Beyond Moral Judgement*, Harvard University Press, 2007.
- [10] KENNETH DAUBER & WALTER JOST (eds.), *Ordinary Language Criticism. Literary Thinking after Cavell after Wittgenstein*, Northwestern University Press, 2003.
- [11] CORA DIAMOND, « Having a Rough Story about What Moral Philosophy Is », *New Literary History* **15/1** (1983), pp. 155–169.
- [12] CORA DIAMOND, « The Importance of Being Human », *Royal Institute of Philosophy Supplement* **29** (1991), pp. 35–62.
- [13] CORA DIAMOND, *The Realistic Spirit. Wittgenstein, Philosophy and the Mind*, MIT Press, 1991. Tr. fr. par É. Halais et J.-Y. Mondon, PUF, Paris, 2005.
- [14] CORA DIAMOND, « Martha Nussbaum and the Need for Novels », *Philosophical Investigations* **16/2** (1993), pp. 128–153.
- [15] CORA DIAMOND, « The Difficulty of Reality and the Difficulty of Philosophy », *Journal of Literature and the History of Ideas* **1/2** (2003), pp. 1–26.
- [16] FIODOR DOSTOÏEVSKI, *Notes d'un souterrain*, Garnier-Flammarion, 1972. Tr. fr. du russe par L. Denis.
- [17] TERRY EAGLETON, *Against the Grain. Selected Essays*, Verso, 1986.
- [18] LUC FRAISSE, « Proust est-il un philosophe ? », *Studia Romanica Posnaniensia* **42/3** (2015), pp. 159–173.
- [19] JOHN GIBSON & WOLFGANG HUEMER (eds.), *The Literary Wittgenstein*, Routledge, 2004.
- [20] RICHARD MERVYN HARE, *The Language of Morals*, Clarendon Press, 1952.

- [21] RICHARD MERVYN HARE, «Principles», *Proceedings of the Aristotelian Society* **73** (1972-73), pp. 1–18.
- [22] SANDRA LAUGIER (ed.), *Éthique, littérature, vie humaine*, PUF, 2006.
- [23] GARY SAUL MORSON & CARYL EMERSON, *Mikhail Bakhtin : Creation of a Prosaics*, Stanford University Press, 1990.
- [24] MARTHA NUSSBAUM, *Love's Knowledge. Essays on Philosophy and Literature*, Oxford University Press, 1990, tr. fr. *La connaissance de l'amour*, par S. Chavel, Cerf, 2010.
- [25] MARCEL PROUST, *À l'ombre des jeunes filles en fleur*, Pléiade, 2017.
- [26] LAYLA RAÏD, *Le souterrain. Wittgenstein, Bakhtine, Dostoïevski*, Éditions du Cerf, 2017.
- [27] MICHEAL RIDGE & SEAN MCKEEVER, «Moral Particularism and Moral Generalism», in *The Stanford Encyclopedia of Philosophy* (Edward N. Zalta, ed.), Metaphysics Research Lab, Stanford University, Winter 2016.
- [28] LUDWIG WITTGENSTEIN, *Philosophische Untersuchungen / Philosophical Investigations*, Elisabeth Anscombe, Georg von Wright & Rush Rhees (eds.), Blackwell, 1953, 2nde édition 1958, tr. ang. par Elisabeth Anscombe. Tr. fr. *Recherches philosophiques* par Françoise Dastur, Maurice Élie, Jean-Luc Gautero, Dominique Janicaud et Élisabeth Rigal, Gallimard, Paris, 2005.